

à partir des âges les plus lointains jusqu'à l'aurore des temps modernes; et l'on sait assez que cette floraison ne s'est pas épuisée, de cette époque à nos jours. J'en atteste la multitude des *Recueils*, populaires ou savants, que je me sentirais impuissant à dénombrer.

S'il faut en croire Auguste Nicolas, dans l'un de ses livres sur la *Vierge Marie*, il n'y aurait pas moins de vingt-deux mille ouvrages traitant des gloires, des privilèges et des bienfaits de la Mère de Dieu; et tout porte à penser que, dans ce total, on ne doit pas faire entrer les ouvrages des anciens auteurs ecclésiastiques. Benoît XIII, un pape appartenant à l'Ordre des Frères Prêcheurs, comptait dans sa famille religieuse, et pour une période d'environ quatre siècles, trois cent quarante-quatre écrivains, qui s'étaient occupés spécialement de célébrer les louanges de Marie. Faute de documents authentiques, il m'est impossible de donner ici l'état de la littérature sacrée concernant la Sainte Vierge, dans les autres Ordres religieux. On pourra peut-être en juger par la *Bibliotheca Mariana* de la Compagnie de Jésus (1). En dehors des traités doctrinaux, des panégyriques, des sermons et des autres pièces qui se trouvent éparses dans les cours de théologie, dans les recueils de sermons ou de méditations et dans les traités ascétiques, cette bibliothèque contient l'indication de deux mille et quelques ouvrages, spécialement consacrés à établir ou à propager le culte de la très Sainte Vierge.

Je ne crois pas que personne ait encore entrepris de réunir tout ce que la science et la piété des serviteur de la Reine du ciel ont écrit pour la glorifier, et

(1) *Bibliotheca Mariana*, S. J., par le P. Ch. Sommervogel.

je doute qu'on parvienne jamais à le faire. Mais ce que je sais bien, c'est que tous ces ouvrages, rassemblés ensemble, suffiraient pour former une immense bibliothèque, qui dépasserait certainement de beaucoup le chiffre donné plus haut par Auguste Nicolas, si étonnant déjà qu'il paraisse. Or, rien ne nous fait soupçonner que ce mouvement littéraire soit à la veille d'aller en décroissant. Peut-être le temps des *in-folio* est-il en voie de passer, quoiqu'il s'en publie, de nos jours encore, de grands et beaux volumes. Mais quel que soit le format qu'on choisisse, on ne cessera pas d'écrire sur la Mère de Dieu : *de Maria nunquam satis*. C'est, d'un côté, que l'amour ne se lasse pas; et, de l'autre, que la matière est inépuisable, parce qu'on peut toujours étudier Marie sous de nouveaux points de vue, *tant elle est pleine de grâces*.

Voilà bien des témoignages en faveur du culte universel, rendu par ses fils à la Mère des hommes. Et pourtant, ce serait illusion de croire cette matière épuisée, quand on les a tous énumérés. J'ai nommé plus haut un ouvrage récemment publié par un catholique anglais, pour montrer à quel point le culte de la Sainte Vierge s'était emparé des institutions, des coutumes et de toute la vie des habitants de la Grande Bretagne, antérieurement à la triste séparation du seizième siècle (1). C'est là qu'il faut lire en détail les innombrables manifestations, publiques et privées, de l'amour des chrétiens pour leur mère, aux époques où la foi et la piété pouvaient s'épanouir au grand jour, librement, pleinement, sans entraves. Rois, princes, universités, collèges, ordres de chevalerie, corpo-

(1) *Pietas Mariana Britannica*.

rations, matelots, soldats, rivalisent de zèle pour la gloire de Marie. Partout vous trouvez son nom, ses images, ses autels, avec mille pratiques qui rappellent sans cesse la mère aux enfants et les enfants à leur mère. Or, ce que cet auteur a fait pour l'Angleterre, d'autres l'ont fait ou pourraient le faire, avec la même vérité, pour les autres nations catholiques : car c'était partout le même amour, la même vénération, le même culte de la Mère de Dieu.

Et si, de nos jours, il n'est plus permis de faire *au dehors* une profession si générale de sa dévotion pour la bienheureuse Vierge Marie, grâce à Dieu, son culte n'est pas renfermé dans les temples, ni restreint aux cérémonies dont les églises sont le théâtre ordinaire. Quand je lis chez les auteurs des siècles passés tant de pieuses et saintes industries, destinées à glorifier ma mère du ciel, à lui dire la confiance, les vœux et les prières de ses serviteurs : pèlerinages, érections de statues de Notre-Dame sur le bord des chemins, à la façade des maisons, aux coins des rues ; processions se déroulant à travers les campagnes, récitation du petit Office, du Rosaire et de l'Angelus, abstinences, œuvres de miséricorde en l'honneur de la Vierge, enrôlement dans ses congrégations et ses confréries, offrandes de cierges et d'ex-voto devant ses images, prières récitées en commun dans l'intérieur des familles, consécration des nouveau-nés à Marie ; quand, dis-je, je lis ces manières si multiples et si variées de rendre à la Mère de Dieu les hommages qu'elle mérite, je peux regretter que quelques-unes d'entre elles tendent à disparaître ; mais tout à la fois, je suis heureux de constater que le plus grand nombre survit encore à tant de bouleversements, et que la piété des

chrétiens sait même en inventer qui furent inconnues aux siècles antérieurs. Tels, le mois de Marie, par exemple, et le mois du Rosaire.

Où, j'ose le dire, notre mère du ciel n'est pas moins universellement honorée de notre temps qu'elle le fut aux plus beaux jours des anciens âges. Jamais plus pieux et plus enthousiastes pèlerinages ; jamais plus nombreux sanctuaires érigés à la louange de Marie ; jamais foules plus empressées courant à ses autels. Jamais, non plus, Marie ne montra par des signes plus éclatants qu'elle est pour nous une mère. Là même où son culte semblait être aboli pour toujours, les cœurs reviennent à elle pour qu'elle-même, à son tour, les rende à l'Église qu'ils avaient abandonnée. Je parle surtout de l'Angleterre. On y voit ce phénomène plein d'espérance : des hommes, encore séparés de l'unité catholique, rompant avec les vieilles traditions protestantes, et chantant les louanges de la Reine du ciel, si longtemps blasphémée par leurs pères : gage et moyen d'un retour plus ou moins prompt, mais infailliable pour un nombre toujours plus grand, au giron de la sainte Église, cette autre mère de vrais chrétiens.

Ces temps heureux où Marie sera reine, non plus seulement de droit, mais de fait, nous pouvons l'espérer pour la Grande-Bretagne et pour d'autres pays, également éloignés de plier unanimement le genou devant elle ; car, l'histoire en est témoin, la Reine du ciel est une conquérante ; conquérante par l'amour et par les bienfaits (1). En attendant cette heure à

(1) Déjà s'est réalisé, et depuis longtemps, l'oracle prophétique, prononcé par la Vierge elle-même : Toutes les générations m'appelleront bienheureuse ; et ce n'est pas sans raison que l'Église met dans la bouche de Marie, ces paroles de la divine Sagesse : « In Sion firmata sum,

jamais bénie, qu'elle daigne régner totalement sur nos cœurs à nous, enfants de l'Église, et que rien de notre part ne résiste à son tout aimable empire !

---

et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea, et radicavi in populo honorificato ». Eccli., xxiv, 15, 16.

## CHAPITRE II

Grandeur et multiplicité des louanges données à Marie par les chrétiens, ses enfants. — Les deux procédés, employés par les théologiens et les Pères pour exalter les perfections de Dieu, mis en usage pour dire les perfections de sa mère. — Considérations spéciales sur les séries d'Ave et sur la multitude des noms attribués à la Sainte Vierge.

I. — Le dernier chapitre nous a fait admirer l'universalité du culte rendu par les enfants de la Vierge à leur céleste mère. C'était, avant tout, de l'universalité dans l'espace qu'il traitait. Mais l'enchaînement des idées nous a conduits à considérer encore cette même universalité sous d'autres faces. Voilà pourquoi je laisserai ces côtés du culte de Marie pour en méditer la perfection. Or, si l'on y regarde de près, la perfection d'un culte se révèle par les louanges qu'il fait monter vers son objet. Il importe donc grandement d'étudier la nature et l'étendue des louanges données par les chrétiens de tous les âges à la Mère de Dieu. J'ai moins la prétention de dire ici des choses nouvelles que de recueillir les idées éparses dans les Livres qui précèdent, pour les présenter dans leur ensemble et les compléter.

Lorsqu'il s'agit, pour eux, de glorifier les perfections divines, les théologiens, à la suite des Pères, emploient un double procédé : le procédé qu'on est convenu d'appeler *démonstratif* ou *rationnel* et le pro-